

La fabrique de la mort

« Je n'aime pas être enfermé dans l'étiquette de sociologue. Tout ce que j'ai écrit a une dimension sociologique, mais ne s'y réduit pas. »

Morin, in Karech Tager, 2008.

Comment on devient Edgar Morin

Origines post-marranes et judéo-laïques

LA MÉDITERRANÉE est un berceau. Edgar Nahoum naît le 8 juillet 1921 à Paris, dans une famille juive laïcisée, originaire de Salonique en Grèce. Les branches Nahoum et Beressi s'enracinent dans de lointaines traditions juives, venues de l'Espagne en post-marranes, et dispersées entre la France, l'Italie et Salonique. L'identité juive séfarade n'a pas de sens pour ces familles qui sont, comme l'écrit Perrine Simon-Nahum « juives par le souvenir, et françaises par passion » (1999, p. 421). Edgar Nahoum, devenu Morin, fera du mot « juif » un adjectif et non un substantif, en bon « spinosant » écrira-t-il. La trace méditerranéenne s'active plutôt dans la tradition culinaire et des résidus de judéo-espagnol que dans tout autre héritage. Morin se dit « judéo-gentil » et laïque, c'est-à-dire métissé, humaniste et universaliste.

Luna-star : vie et mort mêlées

Vidal Nahoum a épousé Luna Beressi en 1920. Le couple vit à Paris, où Vidal tient une boutique dans le sentier. La naissance d'Edgar, premier et seul enfant du couple, ouvre paradoxalement la longue relation (dialectique dirait-on) de Morin à la mort. Comme l'a brillamment montré Heinz Weimann « la vie d'Edgar Morin fait partie intégrante de son œuvre » (1994, p. 14) et Edgar Nahoum est « né de mort » comme il aime à le dire et l'a beaucoup écrit, se référant à Héraclite. Sa mère Luna est atteinte d'une maladie cardiaque qui lui interdit toute grossesse. Aussi, pour préserver sa vie, elle fait une tentative pour avorter qui se solde par un échec. Le « réchappé de bidet » (sic) risque donc, par le seul fait de vivre, de tuer sa mère ; avant sa naissance ou pendant l'accouchement. La menace pèse sur la jeune femme, mais elle survie à l'épreuve. L'enfant, lui, est quasi mort-né, étranglé par le cordon ombilical ; mais le grand traumatisme de la vie du jeune Edgar survient quelques jours avant son dixième anniversaire. Le 26 juin 1931, Luna meurt d'une crise cardiaque. Le trauma sera d'autant plus lourd et durable que son père tait l'évènement à Edgar, ne lui permet pas d'assister aux obsèques et reste muet sur les circonstances de sa naissance jusqu'en 1963. « Alors cette mort m'a totalement envahie, et je l'ai totalement cachée » (Morin, 1994). Luna devient pour son fils une étoile, qu'il espérera longtemps voir revenir ; une « star », comme il aimera à les étudier plus tard. « Processus de mythification intérieure de la mère qui s'opéra chez l'enfant, avant de se projeter dans la symbolique du chercheur » (Bianchi, 2001).

La mort deux fois évitée pour lui-même, non dite mais écrasante dans le décès de sa mère, tentera à plusieurs reprises de le ressaisir : peu après, lors d'une grave maladie restée non identifiée alors qu'il a 10 ans ; pendant la guerre

lorsqu'il échappera à l'arrestation et à la mort, en 1945 en Allemagne ; au Mont Sinai Hospital quelques années plus tard... Les années de guerre n'épargneront pas quelques-uns de ses amis. « Vivre de mort, mourir de vie. ». La formule d'Héraclite prendra tout son sens pour Morin, lorsqu'il se retournera sur sa vie. « Le retrait de ma mère a accouché du monde. Avec la catastrophe est venue la conscience » (Morin, 1969).

Errances intellectuelles et politiques

Edgar Nahoum grandit donc à Paris, auprès de son père et de sa tante qui s'est substituée à sa sœur défunte. Il fait ses études secondaires au lycée, à Montmartre, dans les années qui précèdent la guerre (1927-1939). Il y rencontre ses premiers amis (Dionys Mascolo, Henri Aleg, Joseph Récanati...) et s'y initie à la pensée et à l'action politique. Nourrit à « l'école antifasciste » (Malot, 2010), Edgar Nahoum cherche sa voie et tergiverse beaucoup. Il découvre la philosophie, dévore la littérature russe, écume les salles de cinéma. Il lit Montaigne, Pascal, Rousseau... L'agitation politique du Lycée Rollin, les multiples lectures, et la pression des événements le conduisent à s'engager en 1938 dans le mouvement des étudiants frontistes, mouvement pacifiste, où il s'initie au marxisme. La chute de Barcelone le bouleverse. Puis, le bac en poche, il s'inscrit en Sorbonne pour étudier les sciences politiques, la philosophie, de droit, l'économie et l'histoire. Georges Lefebvre et Gaston Bachelard compteront parmi ses professeurs. Nous sommes en septembre 1939, et la France vient de déclarer la guerre à l'Allemagne nazie.

De la guerre au communisme : d'une guerre à l'autre

Le 9 juin 1940, l'Académie de Paris suspend les examens. Le lendemain, Edgar Nahoum s'installe à Toulouse. Il y poursuit ses études, y côtoie Vladimir Jankélévitch, Georges

Friedmann, Jean-Pierre Vernant, Clara Malraux..., toute une mouvance intellectuelle propre à le stimuler. Il s'occupe des étudiants qui convergent vers la ville rose au Centre des étudiants réfugiés. Sa réflexion politique se poursuit, mais son adhésion au pacifisme, sa liberté acquise via l'éloignement, ne l'incite pas à l'engagement dans une résistance qui s'organise peu à peu. Ses tergiversations, sa répugnance aux choix exclusifs, ni fascisme, ni communisme, dureront jusqu'en 1943. Bien que ne subissant qu'indirectement les vexations et les risques liés à l'instauration des lois anti-juives du régime de Vichy, le jeune homme s'intéresse de très près au sort de ceux qui doivent décliner cette identité parfois lointaine et oubliée. Il envisagera même d'en faire l'étude « à chaud », comme plus tard il le fera d'autres événements. Il rejoint finalement la résistance, côté communiste, après son entrée dans les Forces Unies de la Jeunesse Patriotique en septembre 1942. Il y acquiert son nom de résistant : Morin, qu'il conservera après la guerre. Et il lit Hegel, de l'histoire, de la sociologie, étudie les textes marxistes. Il suit les cours, devenus clandestins, de Jankélévitch qui a été destitué de l'université en vertu du « statut des juifs » en décembre 1940. C'est à cette époque qu'il fait la connaissance de sa future épouse, la jeune philosophe Violette Chapellaubeau. Il obtient à Toulouse une licence en droit et une autre en histoire-géographie, mais il a dû renoncer aux sciences politiques. Il collabore un temps avec Julien Benda, qu'il aide dans ses recherches d'historien pour *La France Byzantine*.

Ses activités de résistant le conduisent ensuite à Lyon, puis à Grenoble. Il s'est lié d'amitié avec Robert Antelme, Marguerite Duras, Georges Semprun, Jacques-Francis Rolland... Edgar Morin adhère au PC en mai 1943, mais son adhésion au communisme, fut-il stalinien, est l'acte de « foi » d'un homme qui cherchait une église et trouve

dans le communisme une forme laïcisée de messianisme. Le doute puis la crise viendront. Cependant, la guerre, la résistance, le bain amical, entretiennent une mystification qui fonctionne d'autant mieux qu'elle est collective.

Amitiés : de Rollin à la rue Saint-Benoît

Pendant ces années d'activisme, Morin échappe à nouveau à la mort, mais voit disparaître des amis chers. C'est pourtant la vitalité qui l'emporte. Dans l'appartement de la rue Saint-Benoît, à Saint-Germain-des-Prés, Dionys Mascolo, Marguerite Duras, Robert et Monique Antelme, Edgar et Violette Nahoum-Morin, vivent d'amitié intellectuelle et de résistance(s). La fin de la guerre ouvre une période d'errance professionnelle et de doutes. Qui devenir désormais ? Comme beaucoup de ceux qui ont vécu la guerre et s'y sont engagés, Morin y a acquis maturité, assurance, stature. Il aurait pu entamer une carrière, user de ses relations pour obtenir un poste administratif, devenir journaliste... De son propre aveux, il a du mal à s'imaginer immédiatement stabilisé dans une activité déterminée. Il part pour l'Allemagne, et parcourt le pays exsangue et vaincu. Il en reviendra avec son premier essai : *L'An zéro de l'Allemagne* (1946) qui lui vaut la reconnaissance du milieu intellectuel. L'écriture est une compagne déjà habituelle de Morin, qui publie un roman (*Une cornerie*, 1947) et ne cesse d'écrire pour des journaux et des revues.

Ruptures : une dissidence en milieu intellectuel

Edgar Morin a « cru » au communisme, comme à une religion de salut terrestre. Acquis dans la guerre et la résistance, sa foi ne résiste cependant pas longtemps aux glaciations de l'après-guerre. Déjà sceptique, Morin ne saurait déglutir le jdanovisme. Les principes énoncés par le responsable soviétique de l'idéologie communiste,

Andreï Jdanov, en charge de la culture, fossilisés par le stalinisme pendant le conflit, deviennent principes universels de la culture prolétarienne. Exit la science-fiction, l'art non prolétarien, les romans policiers. Promotion du « réalisme socialiste » et condamnation de la « décadence bourgeoise », deviennent des principes applicables et appliqués au sein du « parti des fusillés » qui réunit dans ces années-là, beaucoup d'intellectuels de gauche. Progressivement, Morin prend ses distances, non sans tenter quelques résistances internes, en défendant André Gide par exemple, anti-communiste déclaré, contre les attaques homophobes de Jean Kanapa, ou contre l'orthodoxie d'Elsa Triolet et d'Aragon. Le groupe de la rue Saint-Benoît entrera en résistance culturelle en 1947, alors que la reprise en main s'organise dans les cellules du PC. Les historiens s'accordent pour faire de l'année 1947 celle du début de la guerre froide (Ory, Sirinelli, 2004), avec la diffusion du rapport Jdanov. Le mouvement s'accroît en 1950 au sein du PCF, qui propage le « jdanovisme », condamne par exemple les lois de l'hérédité en biologie au profit du « lyssenkisme » (Courtois, Lazar, 2000)...

Mais il est bien difficile pour ces intellectuels de s'affranchir du parti. Edgar Morin comptera parmi des rares qui analyseront le caractère religieux de leur adhésion, et qui assumeront une rupture qui les met au ban de la vie intellectuelle. Chez eux d'ailleurs, la vulgate communiste fonctionnera encore un temps au moins. Il est plus « facile » sans doute, de courber le dos, de conserver un accès aux multiples organes de diffusion que contrôle le Parti communiste, de s'assurer des postes et des honneurs. L'intelligencia communiste se vit comme « une citadelle assiégée » (Ory, Sirinelli, 2004), et les dissidents comme des traîtres. Les épisodes titistes, l'affaire Victor Kravtchenko, le procès László Rajk consomment la rupture pour Morin,

qui ne reprend pas sa carte en 1949, et est finalement exclu en 1951. Douleuruse rupture, mais qui laisse place à une joie profonde. De fait, une page s'est déjà tournée.

L'homme et la mort : parenthèse et renaissance

Edgar Morin devient père de famille en 1947, avec la naissance de Véronique (qui sera suivie en 1948 de celle d'Irène). La famille doit s'éloigner de la rue Saint-Benoît et de son « cercle enchanté ». Violette assure la subsistance familiale grâce à son emploi d'enseignante. Edgar est au chômage. Le permanent du parti n'est déjà plus tout à fait dans l'enthousiasme... Ce n'est pas une période légère, mais elle lui laisse du temps, et il décide de le consacrer à cette étude qu'il a déjà en tête depuis de nombreux mois : faire une anthropologie de la mort. Son premier livre a plu à Olga Wormser. L'historienne spécialisée dans l'étude du système concentrationnaire nazi, et les études féministes, lui demande de rédiger un ouvrage pour sa collection « ... dans l'histoire », aux éditions Corrêa. Morin propose « La mort » et son interlocutrice accepte. Pendant toute une année, de 1949 à 1950, il passe ses journées à la Bibliothèque Nationale, cherche, lit, s'enthousiasme, et rassemble une documentation décloisonnée sur la mort. La transdisciplinarité volontaire de l'auteur, qui deviendra un principe heuristique et une posture épistémologique, est en l'occurrence un produit de l'absence de « fichage » du thème à la Bibliothèque nationale. Alors Morin traque la mort partout : anthropologie, ethnologie, sociologie, histoire, économie, biologie... *L'homme et la mort* (initialement intitulé *L'homme et la mort... dans l'histoire*) paraît au début de l'année 1951.

Une constellation de pensée

Comment et à partir de quelles théories, de quels concepts ou principes, pense le « jeune » Edgar Morin ? Quelle est sa constellation de pensée initiale ? Le lecteur et l'élève du lycée Rollin, l'étudiant de la Sorbonne et de Toulouse, le jeune militant, se nourrissent de lectures et de rencontres. D'autres viendront bien sûr, qui parfois remettront en cause des certitudes passées, mais il convient de dresser ce premier bilan, celui des fondements de la pensée, pour mieux comprendre par la suite comment ils agissent dans l'élaboration de *L'homme et la mort*.

Littératures

La littérature, comme le cinéma, sont pour Morin des éléments de culture tout à fait à même de stimuler la pensée, d'ouvrir des brèches vers l'analyse des pratiques sociales, les mentalités, la psyché. Parmi les nombreux auteurs fétiches, ce sont les russes classiques qui ont sa préférence. Il y puise une autre composante de l'humanisme. Non pas la rigueur abstraite de l'humanisme français, mais la présence, complémentaire et complexe, de la folie, de la foi, de la compassion. *Les possédés* et *Les frères Karamasov* de Dostoïevski sont des modèles de la présence et du combat de la folie et de la raison en l'homme, ce que Morin traduira par l'idée d'*homo sapiens-demens*. La traduction depuis le russe suggère que les « possédés » puissent être des « démons », or Morin a beaucoup écrit sur l'existence de ce qu'il nomme des démons en nous : croyances, fantasmes, personnes, ancêtres, nous possèdent autant que nous les possédons. Ces romans russes sont également pleins de la désespérance contemporaine face à la mort, extrêmement moderne, et qu'on retrouvera dans ce que Morin appelle les « cristallisations historiques de la mort », c'est-à-dire les formes fixées des croyances humaines sur la mort.